

VERS UNE CONSULTATION MONDIALE

Aucune autre maladie contemporaine n'a de répercussions aussi vastes que le sida. Ce syndrome fatal qui confond la science moderne suscite, cependant, une collaboration internationale sans précédent.

C'est en 1981 qu'on constate pour la première fois le syndrome de l'immuno-déficience acquise. Moins de trois ans plus

tard, on découvre qu'il est causé par le virus VIH. Depuis lors, les scientifiques ont travaillé d'arrache-pied pour comprendre et le symptôme et le virus qui le cause.

Nos connaissances ont progressé énormément. Entre 1982 et 1984, on a défini l'ampleur de la pandémie, isolé le virus jusque-là insaisissable, reconnu les cibles de la maladie dans l'organisme humain et mis au point des tests de dépistage.

Les premiers gains nous ont rendu optimistes. La science a déjà produit des vaccins contre plusieurs maladies virales (variole, rougeole, rubéole, polio, rage et hépatite B). De fait, la variole a été complètement éradiquée grâce à un vaccin.

Dès 1988, il devient évident cependant que la lutte contre le sida allait être plus serrée que prévue. Aujourd'hui, la science n'offre pas beaucoup d'espoir de traitement avant cinq ou dix ans. La lutte se bute à divers obstacles, notamment la difficulté de modifier les comportements et la nature même du virus. Même si les gens semblent plus conscients des dangers que représentent les relations sexuelles avec plusieurs partenaires, ce n'est peut-être pas suffisant pour les convaincre de modifier leurs habitudes.

Quant au virus lui-même, il semble créé invincible. Ainsi, le virus est capable de se cacher à l'intérieur des cellules dont l'organisme a justement besoin pour combattre la maladie. On constate aussi qu'il peut se «déguiser» rapidement en modifiant continuellement la composition des protéines qui l'enrobent. Pour le chercheur, c'est une cible très mouvante.

En novembre 1988, le nombre de cas déclarés dans le monde dépassait les 120 000. Les chiffres officiels sont certes incomplets et ne permettent pas de se faire une idée précise du nombre de porteurs asymptomatiques. Quoi qu'il en soit, la hausse croissante des statistiques justifie l'inquiétude. La pandémie du sida pose un problème de santé particulier en plus d'être un défi à toute l'humanité ébranlée dans ses économies, ses cultures et ses sociétés.

La menace du sida a mobilisé la communauté scientifique mondiale. Les conférences et les ateliers nationaux et internationaux se succèdent. Des milliers d'études sont en cours. Les tensions suscitées par les origines du sida et la validité des données sur la surveillance des cas séropositifs se sont atténuées. Un authentique esprit de collaboration s'installe.

En juin prochain se tient à Montréal, au Canada, la V^e Conférence internationale sur le sida. En préparation de la rencontre de Montréal, les organisateurs ont tenu une série de réunions régionales de planification au Kenya, au Bénin, en Inde et au Brésil. Les chercheurs des pays en développement ont eu l'occasion de préciser leurs besoins. La décision des organisateurs de la conférence de solliciter l'avis des chercheurs reflète l'approche collégiale et la croyance que les priorités de recherche doivent être fixées par les pays eux-mêmes.

EN ROUTE POUR MONTRÉAL

Départout, ils convergent sur Montréal, au Canada, pour le début juin. Chercheurs du domaine biomédical, cliniciens, épidémiologistes, avocats, travailleurs sociaux, théoriciens ou communicateurs, ils sont, selon les estimations, près de 11 000 à participer à la V^e Conférence internationale sur le sida. Leur but: échanger les plus récentes informations et expériences sur le combat contre le syndrome mortel.

Pour la première fois, on va tenter d'aborder le sida dans une perspective globale qui intègre les dimensions biomédicales, sociales et humaines de la pandémie.

Le CRDI, parrain et organisateur de la conférence avec l'aide du ministère de la Santé et du Bien-être social du Canada et l'Organisation mondiale de la santé, s'est engagé à rendre cette conférence internationale particulièrement utile aux pays en développement. C'est pourquoi le programme comprend un module international qui traite de l'épidémiologie et des répercussions du sida dans le tiers-monde. Les chercheurs des pays en développement ont aussi eu l'occasion de donner leur avis sur le programme de la conférence lors de rencontres régionales tenues au Bénin, au Brésil, en Inde et au Kenya. (Voir l'article sur cette page.) Enfin, on a mis sur pied une unité spéciale chargée de coordonner l'aide fournie aux délégués du tiers-monde pour leur venue.

Le CRDI finance les travaux des scientifiques des pays en développement tant dans le domaine des sciences sociales que naturelles. Il tente de répondre aux besoins manifestés par les pays en développement eux-mêmes. Jusqu'à maintenant, les

demandes de recherches sur le sida sont surtout parvenues de l'Afrique de l'Est. Les travaux ont surtout porté sur la transmission du VIH de la mère à l'enfant et sur l'évolution subséquente du sida. (Voir la page 10.)

Le calendrier de recherche des instituts fait de plus en plus de place à la recherche sur le sida. Les demandes affluent aussi bien de l'Afrique que de l'Asie et de l'Amérique latine. Près de deux douzaines de ces demandes sont actuellement à l'étude au CRDI.

En l'absence d'un vaccin ou d'un traitement, il importe de modifier les comportements afin de réduire les risques de contamination. Pour convaincre les gens (par des programmes d'information, d'éducation et de communication), on doit mieux connaître le comportement sexuel humain. C'est pour cela que le CRDI a adopté une politique qui favorise les recherches sur les comportements sexuels.

Le CRDI espère que ces nouvelles connaissances apporteront une contribution utile à la lutte contre l'ensemble des maladies transmises sexuellement. Comme d'habitude, le CRDI s'appuiera sur la motivation et la détermination des chercheurs des pays en développement pour qui aucun problème n'est vraiment insurmontable. Dans la série d'articles qui suivent, vous trouverez, je l'espère, des renseignements utiles et une motivation supplémentaire pour faire reculer les frontières de la connaissance et aider à mettre fin à la pandémie du sida. ■

*M. Ivan L. Head
Président du CRDI et
président du groupe directeur,
V^e Conférence internationale sur le sida*

Des échantillons de sang préparés pour l'entreposage et la détection du virus HIV au laboratoire de microbiologie de l'Université de Nairobi.



Photo: Gerry Toomey / CRDI

Voici quelques-unes des recommandations et conclusions qui ont découlé des consultations:

PARTICIPATION ET PARRAINAGE

- Les participants aux quatre rencontres préalables à la conférence admettent qu'il doit y avoir à Montréal une représentation importante de scientifiques des pays en développement. Ces scientifiques doivent pouvoir présenter des communications aux nombreux ateliers et groupes de travail mais aussi aux plénières et aux séances importantes.
- Pour hausser le nombre de participants du tiers-monde, on suggère la création d'un fonds alimenté par les organismes d'aide. Les sommes affectées aux participants des pays en développement doivent permettre de répondre aux besoins de ceux qui présentent des exposés, mais aussi à ceux des décideurs et des auxiliaires de santé qui travaillent dans les collectivités. Ces personnes n'ont peut-être pas de communications à présenter, mais leur présence à la conférence est extrêmement importante à cause du rôle qu'elles jouent dans la prévention et la lutte contre le sida.
- Les organismes d'aide et les établissements locaux sont encouragés à aider ceux qui, par manque d'expérience, ont de la difficulté à préparer leurs exposés.
- Des ateliers préalables parrainés par des établissements nationaux ou des organismes d'aide vont permettre aux présentateurs de vérifier le contenu et la présentation de leur communication dans un cadre informel, un genre de répétition générale. Cette forme de revue par des pairs donnerait aux intéressés l'occasion de mettre la touche finale à leur exposé.

PRIORITÉS DES RECHERCHES ET BESOINS TECHNIQUES

- Dans le passé, les grandes conférences ont surtout traité des aspects biomédicaux et épidémiologiques du sida. En l'absence de vaccin ou de traitement, la lutte contre le sida repose pour l'instant sur les efforts déployés pour faire adopter des comportements moins risqués. On soulignera donc, à Montréal, le travail des spécialistes du comportement et des sciences sociales dans le domaine du sida. La recherche sociale et comportementale (par exemple sur les pratiques

et les croyances sexuelles) est un secteur très sensible sur le plan culturel. Cette recherche n'en est pas moins essentielle pour élaborer des stratégies efficaces de prévention.

- Les services de counseling à l'intention des sidéens. Les pays en développement ont beaucoup à contribuer et à apprendre sur cette question, eux qui s'occupent des sidéens à domicile depuis les tous débuts.
- Il est nécessaire de continuer les recherches pour mettre au point des médicaments, y compris ceux de la médecine traditionnelle.
- Des recherches pour mettre au point des tests diagnostics du virus qui soient d'un prix abordable aux pays en développement tout en étant sensibles, fiables et stables en milieu tropical.
- Contrôler la qualité des produits sanguins. Outre les techniques de dépistage, il faut mieux équiper les laboratoires en personnel qualifié et en matériel.
- La pandémie du sida a fait ressortir le besoin de renforcer les infrastructures de santé des pays en développement. La nécessité d'intégrer la prévention et le traitement du sida dans les systèmes existants de soins de santé primaires a été soulevée à plusieurs reprises.
- Il faut procéder à des recherches sur le lien entre le sida et la malnutrition ou d'autres maladies tropicales et endémiques comme la tuberculose. On a souvent signalé que les ulcères génitaux et le changement de partenaire sexuel contribuaient au risque de contracter le virus. D'autres recherches sont nécessaires à cet égard. Il est aussi important de déterminer pourquoi les relations hétérosexuelles semblent propager plus faci-

lement le virus dans certains pays que dans d'autres.

- Les taux de mortalité, la prévalence, l'incidence et la répartition du sida (le domaine des épidémiologistes) doivent faire l'objet d'une surveillance continue. Cela est primordial pour signaler toute évolution dans les modes de transmission. Les pays en développement ont besoin de ressources financières, humaines et techniques dans ce domaine.
- Enfin, plusieurs autres sujets méritent d'être mentionnés: la transmission du virus de la mère à l'enfant, le rôle éventuel de l'allaitement maternel; l'immunisation des enfants séropositifs; le rôle des programmes de régulation des naissances et des moyens contraceptifs (comme les condoms et la pilule) dans la propagation du virus ou la protection des personnes; enfin, les répercussions économiques de la maladie.

MÉCANISMES D'ÉCHANGE

Devant la multitude de renseignements accumulés, il faut songer au partage. Les réseaux régionaux d'information et de recherche et de meilleures stratégies de coordination de l'information, de l'éducation et de la communication aideraient à rapprocher les chercheurs des sciences biomédicales et sociales, les spécialistes de l'hygiène publique et les décideurs.

Dans l'ensemble, les rencontres régionales de planification ont livré deux messages clairs. Tout d'abord, le débat mondial sur le sida doit s'attacher davantage aux questions humaines et éthiques. Ensuite, les pays en développement sont mûrs pour prendre l'initiative de la lutte contre le sida dans leur pays.

La conférence de Montréal ne sera un succès éclatant qu'à la condition de combler les attentes des chercheurs des pays en développement. ■